**Discours d'Alain-Charles Perrot
à l'occasion de son installation à l'Académie des Beaux-Arts
le mercredi 11 juin 2014, au fauteuil de Christian Langlois**

Fierté

Fierté, dans ce moment éphémère et si fort, de vivre l'honneur qui m'est donné d'être reçu ici au sein de votre assemblée que j'admire et qui consacre ses travaux au développement de l'art, de notre culture et à la défense de celle-ci.

Gratitude

Gratitude pour l'accueil que vous me faites et les termes que je ne mérite sans doute pas, Monsieur, mais que je reçois avec délectation.

Fierté, Gratitude, Humilité

Humilité vis-à-vis de tous ces artistes qui se sont succédés sous cette coupole depuis plus de deux siècles.

Répondant à votre évocation, Monsieur, je retrouve ici tous les grands architectes académiciens qui m'ont accompagné et que je me suis efforcé de servir en restaurant leurs œuvres.

En premier lieu, Louis Le Vau, qui a conçu l'ensemble de cette chapelle avec son élégante coupole sur plan ovale, Louis Le Vau dont l'une des œuvres de jeunesse fut l'Hôtel Lambert.

Charles de Wailly qui avec son ami Marie-Joseph Peyre va construire le Théâtre de l'Odéon.

Jean-François Thérèse Chalgrin qui va le reconstruire lors de son incendie et restaurer le Palais du Luxembourg après que la Révolution Française l'avait transformé en prison.

Charles Percier et Pierre-François-Léonard Fontaine qui ont transformé, aménagé et terminé l'ensemble que constitue aujourd'hui le Palais Royal, construit initialement par Victor Louis.

Félix Duban qui avec son ami Lassus va restaurer et mettre en valeur le décor initial de la Sainte Chapelle.

Charles Garnier qui m'accompagna pendant plus de dix ans, mon confident, mon ami, auquel je venais proposer mes choix au sein de longues méditations

pour lui demander avis et conseil en cherchant à me relier à son art pour retrouver et faire renaître la vibration qui habite son œuvre et la connecte avec notre âme.

Lui qui fut l'architecte du Nouvel Opéra à Paris, de l'Opéra de Monaco et Président du Jury lors du concours pour le choix des architectes du Grand Palais.

Les architectes qui se sont succédés sur ce fauteuil N° 7 et que je connais bien.

Rondelet dont les ouvrages m'ont accompagné,

Molinos, l'architecte de la Halle au blé avec son immense coupole en charpente bois, située à l'entrée des Halles qui a laissé la place à la Bourse du Commerce, dont j'ai restauré la verrière et les décors.

Enfin, Alphonse de Gisors puis Christian Langlois qui à la suite de Salomon de Brosse et de Chalgrin dédièrent une grande partie de leur vie au Palais du Luxembourg.

Tous ces confrères que j'ai servis, admirés avec lesquels je me suis entretenu par la pensée, par l'esprit, par l'émotion et dont je sens aujourd'hui la présence parmi nous.

Je n'ai pas eu le plaisir de connaître personnellement Christian Langlois.

Pour faire son éloge et pour découvrir l'homme qu'il était au-delà de son œuvre professionnelle, je me suis livré à quelques recherches.

Christian Langlois, en habit d'académicien, quittant le Sénat dans sa Jaguar cabriolet décapotée, pour venir retrouver ses pairs.

Les fonctionnaires du Sénat s'en souviennent encore avec émotion une certaine tendresse et des sourires complices.

C'est que Christian Langlois est un personnage, c'est un artiste.

C'est un homme qui dédia toute sa vie à l'Art et à la Beauté sous toutes ses formes !

« Toute œuvre d'art [...] », écrit Francois Cheng, « en son état le plus élevé, est résonance d'âme à âme avec les autres êtres et avec l'Être ».

C'est la manière pour chaque créateur de dépasser l'espace temps, de transcender la séparation et la mort.

« Il vit non la communication mais la communion ».

Et c'est à ce niveau que notre confrère Christian Langlois a mené le combat de toute une vie pour défendre la beauté.

Car pour lui la beauté et l'art sont indissociables.

Chaque chose qui le touchait faisait l'objet de sa part d'une démarche, d'une recherche profonde et aboutie

Lorsque nous passons devant l'obélisque de Louxor, Place de la Concorde, nous ressentons, dans le profond de notre être, les attaches sacrées qui nous lient à la civilisation égyptienne.

Nous pensons à cet Art si proche et d'une beauté si universelle, puis la circulation reprend son rythme et nous repartons vers d'autres pensées.

Christian Langlois, lui, s'est passionné pour cette culture, il a appris à lire les Hiéroglyphes, à les écrire jusqu'à obtenir le diplôme supérieur des langues anciennes.

Nous avons tous rêvé d'écrire des poèmes, des nouvelles, des romans, Christian Langlois lui sera écrivain.

Il produira des études comme « Y-a-t-il un nombre d'or ? » auquel il répond d'ailleurs NON, des romans comme Le Papyrus de Ramsès, des articles comme « Y-a-t-il un avenir pour la beauté ? », mais aussi, plus drôle et très grinçant, « Comment j'ai tué ma belle-mère ? ».

Nous aimons la musique, elle nous transporte dans d'autres univers ou simplement nous distrait.

Christian Langlois, lui, dès son plus jeune âge apprit à jouer du piano auprès des plus grands maîtres, puis l'art de la composition, de la fugue et du contrepoint avec Challas mais sur les conseils de Messiaen, il se détourna du conservatoire. Il continua cependant à composer tout au long de sa vie et resta un véritable musicien.

Nous aimons le cinéma, cet art qui nous ouvre si facilement ses portes.

Christian Langlois, lui, créa un atelier de prises de vues pour les métiers du Cinéma et réalisa lui-même plusieurs court-métrages dont le tombeau d'Orphée, vibrant hommage à Piranèse.

La radio nous distrait, nous instruit, nous élève parfois et nous aimons l'écouter.

Christian Langlois, lui, sera Vice-président de Radio Courtoisie et animera des émissions mensuelles pendant de nombreuses années.

Il sera aussi président de la presse artistique, président du conseil d'administration du Musée Henner, président de la Maison des artistes et bien sûr président de notre Académie.

Ainsi, dépassant le simple rôle d'amateur d'art dans de nombreux domaines, il apporta son énergie, ses idées et ses connaissances pour défendre et développer la place de la beauté dans l'art, face à un monde contemporain qui lui paraissait l'abandonner.

Né en 1924 dans une famille d'artistes, son métier sera l'architecture. Sans doute influencé par son père, architecte, qui restera toujours très proche de lui.

Il rentre à l'école des Beaux-Arts dans l'atelier de Seassal et Niermans d'où il sortira quatre ans plus tard avec un impressionnant palmarès de succès, dont le prix Berger qui est décerné à l'élève qui a reçu le plus grand nombre de récompenses à l'école.

Il commence alors sa carrière d'architecte avec notre confrère Urbain Cassan. Il construit le Parc des Sports de Choisy-le-Roi, ainsi que de nombreux immeubles, notamment à Rouen.

Dans cette ville, tout le quartier de la cathédrale a été détruit par les bombardements de la seconde guerre mondiale et il se passionnera sur la question portant sur l'intégration de bâtiments contemporains proche d'un monument historique et dans un tissu urbain ancien.

Cette expérience lui servira, lorsqu'à l'âge de 35 ans il est retenu parmi cinquante candidats de valeur pour être nommé en 1957 architecte adjoint du Sénat, puis en 1965, architecte en chef de cette maison qu'il ne quittera plus.

Va commencer alors l'extraordinaire transformation du Palais du Sénat qui en une période de six années, de 1969 à 1975 va doubler de surface.

Mais la démarche artistique de Christian Langlois va s'inscrire avec fermeté dans un positionnement qui n'est pas celui de l'architecture contemporaine telle qu'elle est reconnue en France à cette époque.

Pour lui l'architecture est un art qui a une responsabilité encore plus grande que tous les autres vis-à-vis de l'homme car il s'agit de vivre à l'intérieur d'une démarche humaine, ville ou construction, et c'est à l'intérieur de cet environnement qu'il trouvera, ou non, la beauté qui viendra le conduire à un meilleur niveau de compréhension du monde, à la perception de son âme.

Pendant que, de l'autre côté de l'Atlantique, aux Etats-Unis, l'architecture suivait un autre chemin, ouvert par Franck Lloyd Wright et poursuivi par Louis Kahn, mouvement qui respectait les espaces fermés, les murs, l'architecture en Europe fut bouleversée par les théories de Le Corbusier, Mies Van Der Rohe, le Bauhaus et la chartre d'Athènes qui vont établir des codes, des règles qui ont pour but de servir l'homme d'une manière plus sociale, plus hygiéniste, plus tournée vers la relation entre les hommes mais en abandonnant la recherche du beau.

Ces codes que les architectes se devaient de suivre pour que leur création soit considérée.

Il s'agissait de créer des plans libres et ouverts, de supprimer les murs au profit de poteaux et de poutres, de concevoir de nouveaux espaces abandonnant les alignements et la notion de ville ancienne.

Christian Langlois considérait que l'art ne devait être soumis à aucun code et surtout pas aux théories de Le Corbusier, qu'il n'aimait pas du tout et dont il parle avec ironie.

Je cite :

« Après des études très quelconques en Suisse, son pays natal, Le Corbusier se fit connaître dès ses débuts plus par ses conférences que par ses œuvres.

Le génie de Le Corbusier fut avant tout verbal, son pseudonyme d'abord, une résonance étrange puis des titres chocs portant en eux-mêmes toute la puissance d'un slogan : la cité radieuse, l'usine verte, le modulor, quand les cathédrales étaient blanches et enfin la trop célèbre charte d'Athènes. »

Puis à l'issue de cette biographie acerbe, il conclut.

« Mais à Le Corbusier parvenu au faîte de sa célébrité et de sa gloire, il manquait la condition nécessaire à tout génie authentique, être méconnu.

Il réussit alors l'exploit sans précédent de se faire reconnaître de son vivant et universellement comme le plus grand architecte méconnu du siècle. Il eut enfin droit à des funérailles nationales et prolonge aujourd'hui encore une légende d'homme solitaire et incompris. »

Fin de citation.

Dans le même esprit, Christian Langlois dénonce la charte d'Athènes, un ouvrage pour lui idéologique visant à une reconstruction ex nihilo de la cité et qui constitue alors le corset de fer de l'urbanisme français.

Inaugurée en 1968, la Maison des Sciences de l'Homme, de Marcel Lods, boulevard Raspail, face à l'Hôtel Lutetia, constitue alors le modèle de bureaux innovants qui suit les principes de Le Corbusier et que tout le monde admire. C'est dans ce contexte que Christian Langlois va inscrire son combat lorsque nommé en 1969 il lance les études de ses nouveaux projets pour le sénat, rue de Vaugirard.

En architecte courageux, il ira au bout de ses convictions.

Il reprendra le principe de son prédécesseur Alphonse de Gisors et soulignera l'importance des continuateurs.

C'est à eux, dit-il, qu'il appartient d'exalter l'œuvre d'origine, monument ou ville, en la développant conformément à sa morphologie profonde, et non la détruire en s'y opposant, dans une démarche de rupture dictée par le souci obsessionnel d'être à tout prix le témoin de son temps.

Le secret de l'immortalité ne réside-t-il pas plutôt dans la recherche des invariants de l'intemporel ?

Contrairement à l'architecture « d'accompagnement » qui cherche à se faire oublier, et à l'architecture de rupture qui cherche à se faire remarquer, mon architecture, dit-il, a pour fin de se faire aimer et admirer.

Qu'on n'accuse pas mon art de concessions, car ce serait du même coup condamner Molière, pour qui la règle des règles était de plaire, d'abord au peuple, aux hommes de la Cour ensuite, mais seulement à ceux dont le goût était affiné et non point aux pédants ou aux doctes

L'originalité tient pour moi, non à la soumission à des techniques ou du recours systématique au « jamais vu », mais de combinaisons nouvelles d'éléments éternels parfaitement adaptés par leur morphologie, à la nature humaine.

Ainsi les interventions que Christian Langlois mènera au Palais du Luxembourg, seront réalisées dans le respect du monument. Il restitue la Cour de marbre en profitant de cette intervention pour concevoir des salles de réunion dans les sous-sols. Il construira sous les jardins un vaste ensemble pour les conférences internationales et créera de nouveaux bureaux qui s'ouvriront sur des patios enterrés.

Le traitement de ces patios sera une architecture de pierre d'esprit classique mais d'une grande sobriété où viendront se placer des sculptures et des fontaines de Paul Belmondo.

En effet, Christian Langlois appréciait les artistes modernes qu'il connaissait bien et fera en sorte d'intégrer leurs œuvres au sein de ses ouvrages.

Mais la réalisation la plus importante et qui déclenchera une véritable polémique fut son projet de bâtiment de bureaux le long de la rue de Vaugirard sur la longueur du Palais du Luxembourg et lui faisant vis-à-vis.

Dans le respect de son éthique, Christian Langlois concevra une façade de pierre respectant l'alignement de la rue.

Il s'inscrit ainsi dans le mouvement initié aux Etats-Unis par Louis Kahn et développé par Venturi à la même époque, puis plus tard par Léon Krier en Europe qui pour les mêmes raisons, et s'appuyant sur les mêmes principes, s'attachaient à retrouver, par le dessin, les qualités de l'architecture classique.

De même, il s'accordait avec Aldo Rossi en Italie qui dans le même temps précisait :

« On peut comparer la valeur des éléments permanents dans l'étude de la Ville à la valeur permanente dans le langage ».

Ainsi, dans sa démarche, Christian Langlois sans le savoir participe à tout un mouvement international qui a pour nom le moment post-moderniste en architecture, qui fut couronné en 1980 par la première exposition d'architecture de la biennale de Venise.

C'est de ce mouvement qu'est issue l'œuvre de Franck Gehry.

A son insu, Christian Langlois était à la pointe des recherches architecturales des années 70.

J'affirme, avec un peu d'humour que j'espère tous deux me pardonneront : Christian Langlois, Franck Gehry, même combat.

Mais dans le petit milieu de la culture qui établit des dictats sur l'architecture en France, le projet de Christian Langlois fera l'objet de réserves notamment par la commission des abords des affaires culturelles qui jugeait que ce projet ne répondait pas à l'écriture architecturale moderne.

C'est Alain Poher, Président du Sénat, qui imposera le projet.

Certes, à l'issue de sa réalisation, il sera largement loué par le public et par la presse.

Mais j'ai ressenti cependant dans les écrits de Christian Langlois à l'issue de cette polémique, une certaine blessure, qui le pousse à maintes reprises à expliquer ses convictions.

Écoutons-le.

« Avoir la détermination de se forger une personnalité suffisamment forte pour ne pas être contraint de renier notre filiation, cette filiation inscrite dans nos gènes de manière indélébile, mais au contraire de l'accepter en pleine connaissance de cause. Ainsi se dissoudra d'elle-même l'arme de guerre la plus perfide qu'est le mot pastiche. »

A l'issue de ce vaste chantier, Christian Langlois a reçu de nombreuses commandes de projets porteurs d'une démarche identique à celle conduite pour le Sénat.

La préfecture de Nancy près de la place Stanislas, le parvis devant la Cathédrale d'Orléans, et beaucoup d'autres projets à Paris.

Toute sa vie Christian Langlois s'est battu pour la beauté dans l'art. Il écrit :

« Renouer avec l'héritage, s'ancrer dans notre nature profonde, pour ensuite se diriger vers un avenir nouveau en pleine communion avec ceux auxquels elle est destinée, est pour l'architecture une nécessité absolue. »

Ce sont ses termes, mais cela pourrait être les miens ou ceux de chacun d'entre nous.

Communion, cet élan que François Cheng évoquait en parlant de la création artistique, cette notion si différente de la « Communication » qui caractérise l'art contemporain, aujourd'hui, dans le marché des expositions et des foires internationales.

A partir de l'œuvre provocatrice de Marcel Duchamp décrétant qu'une cuvette, si on la dénomme œuvre d'art, devient une œuvre d'art, l'art se sépare du beau, il devient œuvre de la pure raison, du concept et se développe pendant le XX^e siècle pour occuper aujourd'hui tout l'espace, asphyxiant ainsi les artistes qui ne sont pas dans cette démarche.

Cet art de la raison qui, comme le précise Luc Ferry, a réussi la banalisation d'une production qui se veut créer du jamais vu et dont la seule justification est le jamais vu.

Et Jacques Attali rajoute : « Le contemporain est le neuf pour le neuf, à tout instant. Sans aucun sens. Ni celui de l'accélération du savoir ou des richesses. Ni celui de l'amélioration du bien-être. Juste l'apologie du changement pour lui-même. Comme si la juxtaposition d'instantanés pouvait donner l'illusion d'éternité ».

Au vingt et unième siècle les avant-gardes sont de plus en plus éphémères. Elles ont toutes en commun le relativisme, le mélange, la parodie, le kitsch et l'usage des symboles de la société enfantine.

En art, l'œuvre à la mode ne peut être que « contemporaine », dépassée dès qu'elle est montrée.

Il n'est pas question ici de nier la richesse, la diversité, la créativité des artistes d'aujourd'hui qui s'attachent à répondre à la phrase de Gilles Deleuze : « Quoi de plus gai que le moment présent » même si ils la traduisent le plus souvent par « quoi de plus angoissant que le temps présent », mais plutôt de prendre conscience qu'un art plus sensible peut recevoir lui aussi de la reconnaissance comme cela a été le cas jusqu'à la fin du vingtième siècle

Formons le vœu que de cette période qui se nourrit du chaos se développe une nouvelle source de création plus connectée avec la beauté.

Car la beauté est universelle.

La beauté s'impose et est incontestable.

Elle provoque la même émotion à tous les hommes sur la Terre, quelles que soient l'époque, la race, la religion, la culture.

Chaque être humain est ému par la beauté d'un coucher de soleil, par la mer, le désert, les grands fleuves, les monts, les forêts, le ciel et son firmament.

La beauté dans l'art, création humaine, permet d'accéder à la communion avec l'âme, sans s'opposer à la raison qui peut en être le chemin, mais en allant au-delà de celle-ci.

C'est dans le tracé de ce chemin que réside le talent de l'artiste.

Le beau est l'accès pour l'homme à un certain niveau de perception du monde que l'on peut appeler la spiritualité. Nier le beau, l'abandonner, c'est en fait abandonner l'art aux forces de l'argent. Et il me vient à l'esprit un parallèle entre cet abandon, et l'abandon et le carnage de notre terre elle-même au profit d'autres pouvoirs.

Se battre pour la beauté dans l'art, c'est se battre tout simplement pour la beauté dans notre monde, livré à des forces contraires, c'est se battre pour le bonheur qu'elle apporte aux hommes, c'est se battre aussi pour la sauvegarde de notre planète et de son intégrité.

L'art conduit l'Homme à la bonté, à l'amour, au regard, loin de la barbarie que peut être parfois la technologie numérique.

L'art développe la beauté et permet à l'homme d'accéder à ce qu'il y a de plus beau en lui. Mais l'art qui renie la beauté c'est aussi l'Homme qui renie sa terre.

Tout est lié.

Christian Langlois, par son engagement dans tous les domaines de l'art, a défendu ces valeurs. Je suis honoré de saluer aujourd'hui sa mémoire.

Je tiens à exprimer ma gratitude et mes remerciements à vous tous qui êtes ici ce soir, pour cette cérémonie très singulière pour moi, ma famille, mes familles, ma compagne, mes amis, à Yves Boiret, mon guide et mon modèle.

Si j'ai pu réaliser tous les beaux projets qui ont embelli ma vie, c'est grâce aux Maîtres d'Ouvrages et au Ministère de la Culture qui me les ont confiés et financés. Toutes ces personnes, souvent dans l'ombre, passionnées par leur tâche et qui m'ont apporté leur confiance et leur soutien.

Je leur dit merci.

Et je pense aussi à tous les absents, ceux qui m'ont fait évoluer dans mes connaissances, dans ma perception du monde, dans mon métier et spécialement à tous les compagnons qui m'ont permis d'accéder à leur savoir-faire et à en saisir le sens. Ce mot si particulier qui parle de nos sens, de nos sensations, qui indique la direction, et aussi la signification.

Ces compagnons et ces métiers qui participent à la beauté, à la richesse et à la transmission de notre culture.

Je souhaite les associer à l'honneur qui m'est fait aujourd'hui.

Je vous remercie.

FIN